

Dans la roue d'Elio Di Rupo

Durant sept semaines, focus sur un des partis francophones en lice pour le scrutin du 26 mai prochain. Chaque fois : le lieu de décision, une journée de campagne d'un candidat en vue, une question que le parti élude, un mensonge qu'il propage, le vote qui l'embête le plus, la présence des femmes et un test pour se situer par rapport à la formation (pour rire, surtout). Cette semaine : le Parti socialiste. Dont le président multiplie les visites d'entreprises et les conférences dans tous les coins de sa circonscription, le Hainaut. Le Vif/L'Express y était et tout est vrai.

PAR NICOLAS DE DECKER • PHOTOS : VALENTIN BIANCHI/HANS LUCAS

Thuin, c'est la ville de Paul Furlan. Il sort de sa Fiat 500 blanche, moins blanche que sa chemise mais tout de même très blanche, garée dans le zoning de Thuin, devant une entreprise, Full Services, dont le patron, Jean Fadel, est un vieux copain à lui. Il passe devant une camionnette

blanche mais tout de même moins blanche que sa chemise et que sa Fiat 500, sur laquelle sont collées des affiches de Paul Furlan et de Paul Magnette, mais aussi d'Elio Di Rupo et de quelques autres candidats, et puis il entre dans l'usine où l'attend son vieux copain. Dans le petit hall d'entrée où tout le monde attend Elio Di Rupo, il y a le porte-parole d'Elio Di Rupo qui est aussi premier suppléant de Paul Furlan à la Région et qui deviendra député si Elio Di Rupo désigne Paul Furlan ministre. Il y a aussi, sur les murs, une plaque « bâti-

ment inauguré par Paul Furlan » et une photo encadrée du patron avec Paul Furlan, et il y a désormais Paul Furlan, qui remet le col de la chemise du patron, qui dépassait, sous sa veste.

Il y a encore une dame avec des cheveux courts et des boucles d'oreilles PS, et un photographe et un caméraman qui suivent Paul Furlan, et comme le photographe explique que comme ils savaient que le président venait ils ont placé quelques affiches du président dans le zoning, voilà qu'une berline noire se gare devant Full Services et que le président en sort. Il a des baskets bleues, un jeans, un nœud papillon mauve, il est en retard parce qu'il était coincé par une réunion urgente sur les universités, et il dit « Bonjour comment va ? », puis « Bonjour ça va bien ? », puis « Bonjour vous allez bien ? » aux personnes qu'il croise. Puis on entre dans un grand hall où est dressé un chapiteau et où le patron de cette entreprise de transport, spécialisée dans la livrai-

son de carburant, le transport de pellets et les convois alimentaires réfrigérés raconte qu'on le reçoit à la bonne franquette, président. Il dit aussi qu'il a étudié à Mons et qu'il a croisé le président il y a très longtemps, chez Bobonne, et que ses parents sont originaires du nord de l'Italie et qu'il est un vrai *polentone*. Le président répond que peut-être qu'ils se sont vus chez Bobonne mais qu'à l'époque lui il ne buvait pas une goutte d'alcool, il dit que les *polentoni* en Italie c'est plus bas, dans le Sud, parce que c'est dans le sud qu'on mange de la *polenta*, et il demande si le pellet ce sont comme des espèces de pastilles et si le moteur des camions frigorifiques doit continuer à tourner quand ils sont stationnés parce que franchement ça fait un boucan d'enfer.

A L'Escale

En marchant vers la machine qui remplit les camions de pellets, le patron explique que son vrai problème c'est de trouver des gens bien formés, et le président lui répond qu'au cas où, lui, il a son permis D de chauffeur poids lourd, qu'il a passé quand il était étudiant et qu'il faisait des livraisons pour la Brasserie des Alliés. Quand on revient sous le chapiteau, où il y a un tout petit buffet avec de la tarte mais où Elio Di Rupo ne prend qu'une petite bouteille de Spa Reine parce que, lui, c'est sans →
→ gluten, le président de l'USC de Thuin demande à Elio Di Rupo s'il a vu qu'il était déjà affiché à Thuin et s'il le reconnaît, et Elio Di Rupo lui dit que oui, il a vu qu'il était affiché à Thuin et que bien sûr qu'il le reconnaît, si tous les présidents d'USC étaient comme lui ça irait

autrement dans le parti. Et le patron, qui trouve que le président est en forme, lui raconte que ça, président, je peux vous dire que Paul l'a préparée, cette visite : il m'a appelé la semaine passée, il m'a appelé hier, et il m'a encore appelé ce matin, et Paul Furlan écoute moins que quand le président dit que le prochain gouvernement wallon doit être encore plus en connexion avec les entreprises et qu'il leur faut vraiment du cousu main.

Après ça, il remonte dans sa 500 blanche, le président remonte dans sa berline noire, le porte-parole du second et premier suppléant du premier remonte dans sa compact bleu foncé, les autres socialistes remontent dans leur camionnette et tout le monde se donne rendez-vous pas loin, dans un café de la Ville-Basse de Thuin, au bord de la Sambre. C'est un café qui s'appelle L'Escale, où s'arrêtaient jadis les bateliers, et dont le patron, Johnny, a longtemps travaillé à Mons. « Ouskilest le patron ? » jette d'ailleurs Paul Furlan aux trois clients qui sont au bar de L'Escale. Pendant ce temps, juste devant, Elio Di Rupo se fait arrêter par une dame en pantoufles qui promène son chien, et qui lui demande s'il ne sait pas la soulager parce qu'elle a des douleurs au genou et dans le bas du dos, et Elio Di Rupo lui répond que nous sommes solidaires, se baisse pour caresser le chien, se redresse et passe la porte de L'Escale, où l'attendent le patron Johnny, les trois clients, et une dizaine, puis une douzaine, puis une quinzaine de socialistes locaux. Il s'assied au milieu de douze socialistes assis à une table de huit, commande un déca, discute un peu,

attend longtemps mais Johnny dit qu'ici il ne faut pas être pressé car on se hâte lentement, il le boit, se lève pour faire la bise à deux dames qui entrent en criant Han mais je vais quand même lui faire la bise, et puis il sort de L'Escale parce qu'on voit bien que ce qu'il veut, lui, c'est voir des gens.

Justement, en face de L'Escale, il y a une boucherie-traiteur et pendant que les socialistes restent serrés à douze à leur table de huit, lui il se commande quatre tranches de jambon braisé et cent grammes de boudin blanc aux fines herbes au boucher-traiteur qui lui dit que ça tombe bien président chez nous on ne sert que de la viande bien rouge. Puis le président sort, et va demander aux socialistes de L'Escale si on n'a pas un autre rendez-vous, alors le cortège se reforme et monte vers la Ville-Haute visiter la Taverne du Beffroi. Là-bas, Elio Di Rupo demande une eau plate pendant que les autres socialistes choisissent un verre strié ou un lisse pour leur Jupiler ou leur Stella. Il reconnaît le jeune tenancier qui allait souvent au Nautilus à Charleroi, avant. Il veut savoir de quand date le beffroi, sur lequel il est écrit 1638, Paul Furlan ne sait pas et appelle son attaché, et le président raconte que pour leur beffroi à Mons ils avaient gardé des échafaudages autour pendant trente ans mais qu'heureusement on a pu faire la rénovation quand tu étais ministre du tourisme, Paul, et puis il dit qu'il doit s'en aller parce qu'il doit préparer la conférence de ce soir, et les autres socialistes boivent encore un lisse ou un strié, ou alors peut-être une ADA, « allez oui encore une dernière », dit Paul Furlan et puis il s'en va aussi.

Au Foyer de la Haute Sambre

Sa conférence, c'est le soir, enfin, à 19 heures, dans la salle du Foyer de la Haute Sambre, la société locale de logements sociaux. A chaque carrefour pour y arriver des panneaux avec des affiches de candidats socialistes ont été installés, on a mis des drapeaux du PS et plein de photos à l'entrée de la salle, et dedans plein de gens dont beaucoup sont petites, et des militants et des cadres, avec au premier rang des dames qui regardent le président avec des yeux qui brillent. Il est 19 h 01, le président entre, il dit « Bonjour comment va ? », puis « Bonjour ça va bien ? », puis « Bonjour vous allez bien ? » aux personnes qu'il croise, et dit à Paul

Furlan qu'il propose qu'on commence à l'heure, c'est-à-dire dans trois minutes, Paul Furlan essaie de dire que oui mais qu'il y a encore des voitures qui arrivent, et le président répond qu'il ne faut jamais attendre les retardataires, alors Paul Furlan demande aux gens s'il peut se permettre de leur demander de bien vouloir s'asseoir et à 19 h 04 il donne la parole à son président.

Le président diffuse un clip vidéo où on le voit avec Kate Middleton, Matteo Renzi, Barack Obama, François Hollande et Angela Merkel, mais la vidéo bloque brutalement, alors il remercie Paul Furlan et les autres candidats présents, et il donne la parole aux gens qui sont là et qui se serrent. « Vous allez me poser les questions qui vous passent par la tête. » Vingt personnes vont lui en poser, du premier qui lui dit qu'il est né la même année que lui et qu'il est socialiste jusqu'à la moelle de l'os et qu'il est attristé de la manière dont il s'est mis tête de liste sans consulter la base, mais ce n'est pas une question mais une remarque, voilà président, à la dernière qui explique qu'elle était déjà venue le voir à Chimay et qui veut savoir s'il est pour ou contre l'immunité parlementaire.

Pendant cinquante minutes après ça, il va répondre à tout le monde, le président, même si parfois il fatigue et si parfois il répond à côté. Au premier il répond que sa candidature en tête de liste a été validée à 97 ou 98 % par le congrès provincial, à la dernière il répond que s'il était populiste et démagogue il dirait qu'il est contre l'immunité parlementaire, mais comme il ne l'est pas il lui rappelle que dans les années 1990 il a eu à subir les accusations d'un mythomane. Et à 20 h 36 il dit que c'est bon, merci beaucoup, et il part vite en longeant le mur. Il doit s'arrêter pour faire quelques selfies, il dit « Bonsoir comment va ? », puis « Bonsoir ça va bien ? », puis « Bonsoir vous allez bien ? » aux personnes qu'il croise, il monte dans sa berline et Paul Furlan qui l'avait accompagné jusque là fait une espèce de « ouf » avec ses épaules quand la portière se referme, avant de repartir vers la salle du Foyer de la Haute Sambre où le bar a été ouvert. ■

LE TABOU L'interrégionale ne sera pas le genre humain

Le PS est mal à l'aise sur certains sujets, sur lesquels il évite de faire campagne.
Raison de plus pour en parler.

PAR NICOLAS DE DECKER

Fût-il désormais écosocialiste, soit-il depuis toujours internationaliste, le PS préfère mener sa barque dans les eaux froides du calcul socio-économique que dans la mer montante du changement climatique ou dans les vagues migratoires : il barbote avec bien plus de fluidité dans un bain de sang social (*lire page 36*) que climatique, identitaire ou même communautaire. Il y a sur ce sujet, une fois n'est pas coutume, accord complet entre Elio Di Rupo et son successeur moyennement désigné Paul Magnette : le PS ne pourra redevenir incontournable au sud du pays qu'en portant des mesures fiscales et sociales frappantes.

Il le fait, à la suite du Chantier des idées (2015-2017), avec une unité assez remarquable, promettant s'il revient au pouvoir là où il n'y est plus, d'introduire un impôt sur la fortune, de globaliser les revenus du travail et du capital pour les imposer plus justement, ou d'individualiser les droits sociaux pour en finir avec le statut de cohabitant, notamment. Pour cela, il faudra, répond-on immanquablement à l'immanquable question sur les coalitions envisagées, composer les majorités « les plus progressistes possibles ».

De fait, ces trois mesures sont au pro-

gramme du PTB et d'Ecolo, et ne choqueraient pas violemment le CDH ni DéFI. Le problème, et personne n'ose ni le dire, ni même le penser au PS, c'est que, disposerait-il d'une majorité absolue à Bruxelles et en Wallonie, jamais ces trois mesures ne pourraient s'appliquer.

Elles dépendent, comme la plupart de celles qui pourraient vraiment compter, du fédéral. Donc d'une coalition avec des Flamands. Or, chez eux, on est tellement à droite que même les verts de Groen ne veulent pas supprimer le statut de cohabitant : au niveau fédéral, la « majorité la plus progressiste possible » comptera donc à peu près nécessairement des libéraux et des chrétiens-démocrates. Autrement dit, là où le PS (re)dominera peut-être après le 26 mai, soit dans les entités fédérées, il ne sera en mesure que de gérer le quotidien, comme il le faisait depuis des décennies, accroché là où il ne dominera pas à son mantra du « sans nous ce serait pire », parce qu'en effet, au fédéral, il ne pourra pas faire mieux. La situation de la Wallonie et Bruxelles, Régions disposant de compétences économiques somme toute marginales et de surcroît privées d'accès à la mer, privées d'un aéroport d'envergure internationale, privées d'assiette fiscale significative, rend en effet soit absurdes, soit impraticables, soit inconstitutionnelles toute grande réforme de gauche.

Ainsi s'énonce le tabou d'un parti parfois gagné de tartarinades renardistes alors que les compétences des Régions et la puissance de la droite flamande lui

interdisent toute *réforme de structure* marquée à gauche. Il sait qu'il ne pourra tout changer qu'à un niveau de pouvoir où personne ne voudra changer quoi que ce soit. Mais il ne le dit pas. Parce qu'il ne veut pas oser y croire. ▣

LE BLUFF Le « bain de sang social »

En campagne plus que jamais, les partis accommodent la réalité à leur propre sauce. Le Vif/L'Express n'est pas tout à fait d'accord. Voici pourquoi.

PAR NICOLAS DE DECKER

La formule marqua un tournant dans le parcours d'Elio Di Rupo. Affaibli par les catastrophiques élections fédérales de 2007, il joua une carte désespérée à l'approche d'un scrutin régional de 2009. Elle le sauva, et son parti, aussi : sans les socialistes, ce ne serait plus simplement pire. Ce serait désormais, annoncés gravement Elio Di Rupo qui prononça dans la foulée une exclusive envers le MR de Didier Reynders, « un bain de sang social » si les libéraux prenaient l'Elysette ou la ministre-présidence bruxelloise. Brandie avec énergie, la funeste prédiction remobilisa. Le PS ne s'effondra pas, et, soucieux d'ériger une digue entre les vagues de sang social qui auraient, sinon, noyé Bruxelles et la Wallonie, composa des exécutifs régionaux avec le CDH et Ecolo. Elio Di Rupo était reparti pour dix ans.

Mais depuis octobre 2014, son parti n'est plus au gouvernement fédéral, et il n'est plus au gouvernement wallon depuis août 2017. En toute logique, ses camarades et lui dénoncent inlassablement, depuis, des politiques libérales présentées comme injustes et sanglantes. Et sous le slogan à la trinitaire dignité (« Protéger. Reconstruire. Vivre mieux ! ») percent les hurlements à la charcuterie sociale. Comme le font les

syndicats, mais aussi le PTB et Ecolo qui, eux, n'étaient pas précédemment associés aux bleus, ces si méchantes couleurs de bain de sang social. Or, quel est le bilan social des gouvernements Michel et Borsus ? Il est incontestablement, d'un strict point de vue socialiste, « pire » que si les socialistes en avaient été : les entreprises ont certes été cajo- lées, les cotisations sociales ont certes été contenues, voire baissées, et des éco- nomies linéaires ont certes été imposées à presque tout le secteur public.

Mais Charles (surtout) et Willy (aussi) ont-ils pour autant saigné le petit peuple francophone ? Certes, saut d'index et pension à 67 ans grèvent la qualité de vie de la grande masse des travailleurs et des allocataires. Certes, la suppression de certaines cotisations sociales, le tax- shift et la réforme de l'impôt des sociétés ont réduit l'assiette de l'Etat, donc la sécurité sociale. Mais, porté par une conjoncture favorable, Charles Michel a eu l'intelligence de ne pas le faire trop brutalement et de veiller à libérer du revenu net d'impôts pour les petits sa- lariés, histoire qu'ils ne se sentent pas trop scandaleusement moins cajolés que les entreprises. Et les droits des chô- meurs n'ont pas substantiellement plus reculé que lorsque ceux sans qui ce se- rait pire étaient encore au gouverne- ment fédéral, alors que le gouvernement

wallon, qui voulait trancher dans les points APE, a rangé les couteaux.

Bref, le bain de sang social n'a pas vrai- ment eu lieu. Il est pourtant encore et toujours annoncé pour bientôt. Surtout si un gouvernement N-VA - MR succède au « gouvernement MR - N-VA », bien sûr. ▣

LES FEMMES En retrait

Les figures du Parti socialiste sont presque toutes masculines. Il y a des raisons à cette inégalité.

C'était il y a vingt ans bientôt. Devenu président du Parti socialiste après Philippe Busquin, Elio Di Rupo s'attelait, disait-il, à la rénovation d'un PS plutôt patraque. Il fallait « ouvrir les fenêtres », scandait-il, et rajeunir et féminiser ce parti trop vieux et trop mâle pour donner à sa gauche une modernité digne du XXI^e siècle. Aujourd'hui que les fenêtres ont été ouvertes il y a vingt ans, Elio Di Rupo a vieilli. Et son parti qui, comme il

y a dix ans, hésite entre se donner Rudy Demotte ou Jean-Claude Marcourt comme ministre-président wallon, aussi. Et il reste très mâle, son parti. Trop, en fait. Presque plus qu'en 1999, même : cette année-là marqua l'accession de Laurette Onkelinx au poste de vice-Première ministre. Quand elle aura, comme elle l'a annoncé il y a long- temps, quitté la présidence de la Fédé- ration bruxelloise, le PS se retrouvera

sans femme au premier plan. Marie Arena, Fadila Laanan ou Eliane Til- lieux, qu'Elio Di Rupo promut, n'ont pas réussi à percer vraiment. Liège, Mons, la Wallonie picarde, Thuin, Charleroi, Bruxelles : toutes les fédéra- tions importantes sont aux mains de messieurs. Au « G9 », l'instance non sta- tutaire des gros bras avec lesquels Di Rupo pilote le PS, on ne compte que Lau- rette Onkelinx, en partance donc, Anne Poutrain, ancienne cheffe de cabinet

d'Elio Di Rupo et de Paul Magnette, et la très discrète Christiane Vienne.

Et les femmes sont beaucoup moins nombreuses en tête de liste que les hommes, à tel point que dans le Hainaut, la liste que tire Elio Di Rupo n'en compte qu'une parmi les cinq premiers candidats, ceux qui profiteront du « pot ». Les fenêtres ont peut-être été ouvertes par le président, mais pas le plafond de verre. ▣

NICOLAS DE DECKER

LE PIÈGE Votez contre lui

Vous détestez le PS ? Voici comment lui nuire le plus efficacement possible le 26 mai.

C'est un parti qui, depuis 2008, a décidé de se social-démocratiser parce qu'il pensait que le PS n'était plus socialiste. C'est un parti qui a érigé le PS en traître à la classe ouvrière, et un parti que le PS a beaucoup aidé à cet égard. C'est un parti qui ne s'est installé, en Wallonie et à Bruxelles, que là où le PS était fort. C'est un parti qui, en 2014, a privé le PS de deux sièges à la Chambre. C'est un parti

qui, en 2018, n'a participé aux élections communales, en Wallonie et à Bruxelles, que là où le PS était fort. C'est un parti qui a fait semblant de négocier des pactes de majorité avec le PS après les communales, et un parti avec lequel le PS a fait semblant de négocier des pactes de majorité après les communales.

C'est le parti qui a déjà dit qu'il ne voudrait pas monter dans un gouvernement, et c'est donc un parti qui pourrait forcer

le PS à pactiser avec le MR au fédéral mais aussi en Wallonie. C'est un parti qui pourra ensuite continuer à ériger le PS en traître à la classe ouvrière, et c'est un parti que le PS aidera encore beaucoup à cet égard. C'est un parti qui donne des cauchemars à Elio Di Rupo et à tous ses camarades.

C'est le PTB et c'est pour lui qu'il faut voter si on veut enquiquiner Elio Di Rupo et tous ses camarades. ▣

NICOLAS DE DECKER

Quel SOCIALISTE êtes-vous ?

En sept questions d'un test électoral exclusif, retrouvez-vous dans la complexe constellation des grandes personnalités du PS.

I. Pour vous, le capitalisme, c'est :

- a) Un mode de production qui mène à la misère et la faim, surtout quand Charles Michel est dans un gouvernement sans vous.
- b) Un mode de production qui mène à l'accroissement de la pauvreté et des inégalités, comme vous l'explique votre ami Piketty qui vous tutoie.
- c) Le juste combat pour faire de Liège la capitale de la Wallonie.

II. Pour vous, le socialisme, c'est :

- a) Le juste combat pour faire de Mons la capitale de la Wallonie.
- b) Le juste combat pour ne pas faire de Liège la capitale de la Wallonie.
- c) Le juste combat pour faire de Liège la capitale de la Wallonie.

III. Vous êtes membre du parti depuis que...

- a) Vous avez terminé vos études et que vous vouliez vous trouver un emploi.
- b) Vous avez reçu un appel d'un monsieur qui voulait que vous soyez ministre.
- c) Votre papa vous a pris un carnet d'adhérent juste avant votre naissance.

IV. Pour vous, une usine, c'est :

- a) Un truc qu'ils avaient, avant, là-bas à Liège et à Charleroi, mais maintenant c'est fini, et d'ailleurs c'est vous que Google a choisi pour s'installer.



- b) Un truc qu'il y avait chez nous avant, et qui est devenu une salle de concerts, comme au Rockerill.
- c) Un truc qu'il y avait chez nous avant, et qui n'a pas été racheté par notre intercommunale mais par un Indien qui a décidé de tout fermer.

V. Pour vous, la religion, c'est :

- a) Quelque chose en quoi croyait votre maman pauvre mais qui vous a éduqué dans la dignité.
- b) Le soupir de la créature opprimée et l'âme d'un monde sans âme, comme dit votre ami Piketty qui vous tutoie.
- c) Un truc qu'il y avait chez nous avant, à l'époque des princes-évêques, mais maintenant, c'est Willy.

VI. Pour vous, la Wallonie, c'est :

- a) La partie méridionale du Royaume de Belgique.
- b) Une région au Nord de la France, pas très loin de Paris où habite votre ami Piketty qui vous tutoie.
- c) Une région à l'ouest de Liège où les gens ne supportent pas le Standard.

VII. Pour vous, l'Italie, c'est :

- a) Un pays où on parle une langue compliquée mais pas aussi compliquée que le flamand, et où on mange sans gluten.
- b) La patrie de Pasolini et de Machiavel mais pas de votre ami Piketty qui vous tutoie.
- c) La patrie de Frédéric François et du prosecco.

RÉPONSES**Vous avez une majorité de a) :**

Vous êtes montois jusqu'à la moelle et socialiste depuis toujours, mais vos convictions se sont forgées tout le long d'un parcours de vie difficile plutôt que dans les livres. Enfant pauvre, vous êtes devenu le Wallon le plus populaire et le plus puissant. Vous êtes Elie Di Rupo et vous avez même été Premier ministre.

Vous avez une majorité de b) :

Vous êtes carolo jusqu'au trognon et socialiste depuis longtemps. Vous êtes de

gauche et vous avez lu beaucoup de livres alors les gens trouvent que vous êtes très à gauche, mais vos penseurs favoris sont plutôt John Rawls que Karl Marx et, au fond, plutôt Ettore Scola que Thomas Piketty, qui vous tutoie. Vous êtes Paul Magnette.

Vous avez une majorité de c) :

Vous êtes liégeois jusqu'au bout des ongles et socialiste depuis douze générations. Vos pires ennemis sont liégeois, mais ceux qui ne sont pas liégeois sont encore plus piras. Vous êtes Frédéric Daerden.